

Le Monde en pages

L'empreinte du père

de

Marie-Agnès Hoffmans



Animation de l'atelier :

Daniel Simon

Avec la participation de l'auteure

Dossier :

Jean-Marie Delgrange

I. Le récit de vie : un concept polysémique

Le récit de vie comme littérature ... tel est le point de vue adopté ici. Parce qu'il est vrai qu'on peut l'aborder de tant de manières. Sous cet intitulé, on trouve de tout : sociologie, thérapie, insertion sociale. Il est souvent décrit comme outil d'intervention dans les sciences sociales. (Google : 1.800.000 résultats)

Mais il peut aussi être littérature... œuvre littéraire. Dans le cadre d'un atelier littéraire, c'est sous cet aspect qu'on le retient ici. Et les extraits des textes de Daniel Simon ci-dessous le diront mieux. Il s'agit seulement ici de situer une œuvre et non de constituer un dossier sur le récit de vie.

Essais de définition

Pour un essai de définition des diverses formes du «genre « biographique » :

http://pedagogie2.ac-reunion.fr/lyvergerp/francais/Nothomb/Formes_biographique.htm

et essai de sytnhèse : http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_vie

indications bibliographiques : <http://www.etudes-litteraires.com/sites-litteraires/Genres-litteraires/Autobiographie/>

Babelio signale ... 358 récits de vie , mais en ignorant superbement les « petits » éditeurs qui s'en font une spécialité (<http://www.babelio.com/livres-/recits-de-vie/10687>)

De très lointaines origines

De saint Augustin à Rousseau en passant par Montaigne, le genre a ses lettres de noblesse. Mais entre Montaigne et Rousseau, et sans remonter à saint Augustin, il y a plus que des nuances...

Les Confessions sont le premier exemple connu d'un examen portant résolument sur l'être subjectif de l'homme, mais cet examen est mené pour conduire l'auteur à la découverte d'un Dieu « plus intime à moi-même que moi-même ».

(cfr http://agora.qc.ca/Documents/saint_Augustin--Dieu_et_soi_par_Gaetan_Daoust)

De Michel de Montaigne : « C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit, dès l'entrée, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée. Je n'y ai eu nulle considération de ton service, ni de ma gloire. Mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt) ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent, plus altière et plus vive, la connaissance qu'ils ont eue de moi. (Montaigne, *Les Essais (1580)*, Livre I, « Au lecteur »

De Jean-Jacques Rousseau : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme ce sera moi. » (J.-J. Rousseau, *Préambule des Confessions*).

Des conceptions très diverses

1° en sociologie`

« Le récit de vie constitue une méthode qualitative congruente pour appréhender le sens des phénomènes humains à travers leurs temporalités, tels la construction identitaire individuelle, les trajectoires sociales, les changements culturels, etc »¹

« Le récit de vie a un avantage par rapport à d'autres approches, celui de relier et d'associer des éléments de vie d'un individu. En d'autres termes, prendre en compte l'interaction de la vie privée, religieuse, scolaire, ... (et non de saucissonner tout ces aspects) et ainsi comprendre comment les différents aspects de la vie interagissent les uns sur les autres.

Il va permettre de comprendre des faits sociaux dans la globalité des individus, elle permet les liens des différents aspects de la vie de l'individu.

Dans le récit de vie, on est dans la compréhension, l'empathie. C'est une sociologie subjective. La subjectivité du narrateur c'est un point de vue de départ. Dans le récit de vie, on s'intéresse aux structures sociales et non pas aux rapports psychologiques².

<http://ts29.free.fr/060406%20Recit%20de%20vie.htm>

Cet intérêt n'est cependant pas partagé par tous. Un des maîtres de ma sociologie française de la 2e moitié du 20e siècle dénonce l'illusion biographique : selon lui, « La forme narrative façonne le contenu ». (Bourdieu P., 1986 – « *L'illusion biographique* »)

2. thérapeutique ou d'aide psychologique

(...) Si une personne consulte un thérapeute c'est qu'elle est coincée dans les récits qui guident sa vie. Le récit dominant que la personne se raconte sur elle-même est une histoire saturée par le « problème » qui l'emprisonne et la rend malheureuse.

Le but de la thérapie narrative est alors de co-construire avec le/les clients de nouvelles histoires plus satisfaisante en amenant la personne à retrouver les versions alternatives des histoires demeurées dans l'ombre, en arrière plan.³

http://www.therapies-narratives.ch/pages/les_therapies_narratives-1604144.html

¹ Voir pour la référence :

http://www.google.be/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=5&ved=0CGwQFjAE&url=http%3A%2F%2Fwww.recherche-qualitative.qc.ca%2Fhors_serie_v8%2FHS8_Burrick.pdf&ei=IPTBT_TOCsmVOpfixdUJ&usq=AFQjCNFSAp2e5HpyzeKwCx5l36Vt6KPIhQ&sig2=E7dAwG39WmhxuzH7g5XsEw

² On peut voir aussi Daniel BERTAUX, *L'Enquête et ses méthodes. Le récit de vie* (<http://www.amazon.fr/Lenqu%C3%AAtes-ses-m%C3%A9thodes-r%C3%A9cit-vie/dp/toc/2200341288>)

³ Voir encore sur ce sujet :

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=ERES_LEGRA_2008_01_0291
<http://www.cairn.info/intervenir-par-le-recit-de-vie--978274920864.htm>

ou, dans le cadre des traumatismes majeurs qui bouleversent une vie et menacent de la détruire, « raconter sa vie pour survivre »

http://www.scienceshumaines.com/raconter-sa-vie-pour-survivre_fr_4556.html

3. comme méthode « d'histoire immédiate »

Les historiens de « l'histoire immédiate », au cours des années 1960-1970, se sont emparés du « récit de vie ». L'usage du magnétophone permet désormais de restituer fidèlement les récits de vie de tout un chacun, instituteur, ouvrier, paysan, sportif... qui, au-delà de sa propre vie, porte témoignage de tel ou tel aspect d'une société encore vivante ou ayant disparu. Un récit à deux...

4. L'autobiographie selon Philippe Lejeune

S'apparentant au genre Journal, Mémoires, Journal intime, le récit autobiographique est un genre assez lâche. A partir du début des années 1970, Philippe Lejeune va entreprendre de définir avec rigueur (trop ?) l'autobiographie, la distinguant des autres genres connexes⁴

Selon sa définition initiale, l'autobiographie est le récit que l'on fait soi-même de sa propre vie. Philippe Lejeune en propose une définition plus restrictive dans *Le Pacte autobiographique* : «... récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité¹ ».

Plus tard, il spécifiera, de manière plutôt restrictive, les caractères, selon lui indispensables, de l'autobiographie : Récit (1) rétrospectif (2) en prose (3) qu'une personne réelle (4) fait de sa propre existence (5), lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle (6), en particulier sur l'histoire de sa personnalité (6).

Une synthèse claire :

<http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/autobiographie/abintegr.html>

5. Enfin ... le récit de vie littéraire

On se contentera d'être bref, la suite illustrant plus largement ce genre précis. Selon l'éditeur même de **Marie-Agnès Hoffmans**, « ces parcours d'écriture ont un **double objectif** :

- celui d'aboutir à une mise en forme écrite de moments et de tournants de l'histoire de vie en suscitant la créativité littéraire,

⁴ La bibliographie est énorme. On pourra voir sur Philippe Lejeune : Fabula org : <http://www.fabula.org/>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Philippe_Lejeune_%28auteur%29
<http://www.item.ens.fr/index.php?id=13462>

Une conférence de Ph Lejeune

<http://www.canal->

[u.tv/producteurs/universite_de_tous_les_savoirs_au_lycee/dossier_programmes/utls_au_lycee_2007/1_a_utobiographie_philippe_lejeune](http://www.canal-u.tv/producteurs/universite_de_tous_les_savoirs_au_lycee/dossier_programmes/utls_au_lycee_2007/1_a_utobiographie_philippe_lejeune)

Et sur son point de vue plutôt restrictif :

<http://www2.cndp.fr/themadoc/autobiographie/contraintes.htm>

Sur le journal intime : http://fr.wikipedia.org/wiki/Journal_intime

Sur l'autobiographie en général : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Autobiographie>

<http://www.etudes-litteraires.com/bac-francais/genres-litteraires-autobiographie.php>

- celui de questionner, par une approche socio-clinique, le sens et les liens qui sous-tendent cette histoire, tant sur le plan du sujet que du contexte familial et du cadre social dans lequel elle s'inscrit.

http://www.traces-de-vie.net/index.php?option=com_content&view=article&id=99&Itemid=54

En guise de conclusion : Parce qu'il ne prétend pas apporter une guérison, ni dire la vérité historique, pas plus que mettre à nu les ressorts de la société ; bref parce qu'il est plus modeste dans ses ambitions, le récit de vie littéraire est peut-être le moins discutable : il est l'œuvre d'un homme ou d'une femme qui veut se faire auteur d'un récit pur raconter sa vie ou une partie de celle-ci, comme il la vit aujourd'hui, en jetant un regard sur son passé, proche ou plus lointain. La suite en dira plus long.

Et sachant que les frontières sont floues... et variables selon les auteurs, sera-t-il permis de dire que finalement... on s'en moque un peu : ce qui compte, c'est le texte (et son rapport au lecteur) !

II. Ateliers d'écriture et récit de vie

Certes, il ne faut pas confondre ateliers d'écriture et récit de vie ... on peut dans un atelier d'écriture écrire autre chose qu'un récit de vie ; et le récit de vie peut s'écrire en dehors d'un atelier d'écriture. Mais c'est souvent au cours d'un atelier d'écriture que naît le désir de produire un récit de vie. A moins que la volonté d'écrire un récit de vie n'amène à prendre part à un atelier d'écriture pour se doter des outils de son projet. Il n'est donc pas incingru de mêler les deux ... comme le fait Daniel Simon lui-même, on le verra ci-dessous

1° Situer l'atelier d'écriture dans la nébuleuse des « récits de soi »

Qu'avons-nous fait pour que les ateliers d'écriture se déploient aujourd'hui comme une activité d'évidence mise un peu à toutes les sauces, celles du lien, de la thérapie, de la création, de la mémoire, de la dynamique de rencontres, de l'apprentissage de la lecture comme de l'écriture, de la restauration des personnes frappées de guerre, de génocide, de crimes divers, d'abus, de dénis,... L'atelier d'écriture est de plus en plus proposé comme une sorte d'outil de réparation individuelle ou sociale.

Depuis longtemps, le mouvement des ateliers d'écriture a posé la question de l'importance de la restitution du récit de chacune et de chacun par les acteurs-mêmes. Ce besoin des enfants ou des personnes très âgées ne change pas fondamentalement la donne : il s'agit à chaque fois d'approcher cette « masse informe de paroles et de textes » qui est immergée en nous et d'en faire remonter par fragments des morceaux connectés par la pratique de l'écrit. Les groupes d'alphabétisation ont un peu partout mis au point des méthodes dans le rapport à l'appropriation de la langue et des signes que constitue l'environnement des textes et des images dans la vie sociale et privée.

2° La dynamique de l'atelier d'écriture⁵

(...) Un atelier d'écriture, c'est aussi une auberge espagnole : on y mange ce qu'on y apporte. A chaque atelier, nouvelle cuisine. La recette de base est simple : subtile, sévère même et exigeante. Écouter et reconnaître les personnes, travailler sur les textes et construire un projet d'achèvement avec des auteurs. J'écris ici le mot auteur contre le néologisme « écrivain » que certains utilisent à propos de ces personnes actives dans les ateliers. Ce sont, à mon sens, entièrement des auteurs. Auteurs de projets, de textes, de formes.

Les ateliers d'écriture sont des arènes où se jouent bien des combats... De soi à soi, dans sa relation au désir d'écrire et dans le soutien mutuel qu'offre l'espace des ateliers d'écriture...

Je relate dans *La Troisième séance* certaines des questions, des réflexions, des expériences que porte en soi le mouvement des ateliers d'écriture, né dans les années post 68 et aujourd'hui, au cœur de l'Institution.

Ces ateliers sont aussi un lieu de brassage culturel et social où l'exigence tranche avec la mollesse du temps : les contraintes sont des limites avec lesquelles les participant(e)s sont amenés à se confronter régulièrement. Et l'enjeu essentiel : approcher sa vérité, tenter d'atteindre le beau et construire une mémoire personnelle dans des temps où le copier-coller, le sampling, est omniprésent... »

<http://traverse.unblog.fr/dernieres-nouvelles-deditions/>

III. Ecrire un récit de vie en atelier d'écriture

Vous venez de partout...

Des écoles, des usines, des bureaux, des bibliothèques, des lieux de vie qui sont les vôtres, vous en rêvez, vous voulez passer à l'acte, vous vous dites "pourquoi pas moi ?". Alors, un jour, ça y est, vous vous décidez, vous vous éloignez un temps du monde et des rumeurs, vous hésitez, la page est blanche, trop blanche, l'écran de l'ordinateur tellement volatile, vous vous cramponnez pour ne pas vous enfuir, vous vous dites que ce que vous deviez absolument faire pourra encore attendre, vous jetez les premiers mots, c'est étrange, tout de suite quelque chose se passe, ailleurs, là où vous ne comptiez pas aller, des phrases se mettent en place, un texte se dessine, ça y est, la machine est lancée, vous écrivez...

Les ateliers d'écriture ...

“On ne peut communiquer une expérience sans raconter une histoire”
(Walter Benjamin)

Les ateliers d'écriture sont des lieux de silence, de lecture et d'apprentissage de quelque chose qui se tend entre l'écriture, la littérature et le rêve d'une saisie provisoire de ce qui encombre ou flotte en nous. Ce sont aussi des lieux qui sont le contraire de l'affirmation commune: des lieux pour

⁵ La place manque et ce n'est pas le lieu mais il faudrait citer largement Daniel SIMON, *La Troisième séance. Un atelier d'écriture en chantier*, Charleroi, éd. Couleur livres, 2010, 120 p. Tout le livre rend compte de la dynamique qui s'instaure dans un atelier d'écriture. On lira la très élogieuse recension de la revue Kalame : http://kalame.cmsjoomla.be/index.php?option=com_k2&id=476:la-troisieme-seance-de-daniel-simon&view=item&Itemid=73

jouer, pour se détendre, pour s'abandonner au doux voisinage des mots... Dans ces lieux, on y redevient soudain graves au sortir d'un rire, sidérés devant une trouvaille inattendue, scrutateurs de l'opacité intermittente du monde, attachés à la vraisemblance et à l'observation minutieuse des choses, peu à peu libérés des obligations de l'invention.

Originalité et spectacularité, là, peuvent disparaître. Ne demeure que l'invitation à rendre compte de la forme de ce qui émerge du fatras des mémoires et des expériences. Simplement de la forme. Le sens, le lourd et flasque sens, n'a besoin de quelque écriture que ce soit. Mais une phrase tenue le temps rêvé est nécessaire pour aménager cet endroit où nous tentons de vivre. Dans les ateliers d'écriture des questions reviennent sans cesse.

Questions techniques, formelles, esthétiques mais qui nous renvoient en permanence à notre volonté réelle ou à notre capacité à vivre des perceptions et à en rendre compte pour que le monde ne cesse d'être désirable... Ces carnets sont une des traces de ces conversations régulières...)

Ecrire un récit de vie suppose de laisser émerger souvenirs, faits, dates, circonstances et d'accorder ces événements dans le sens d'une "histoire", la sienne en train de voyager, ou rapportant des traces de voyage. On pourrait dire que le récit de vie tente de rassembler "les" histoires du sujet observant le monde, ou encore le sujet observant le sujet en train de marcher, ou encore, le sujet dissout dans le paysage, ou encore le paysage disparaissant sous le regard des hommes qui l'habitent, ou encore... En fait, le récit de vie se saisit de la géographie pour lui faire rendre gorge et c'est l'histoire intime des gens qui s'en dégage alors, des histoires de frontières, de cuisine, d'amours, de départs,....

Ces histoires se profilent dans la matière du récit de vie. Ce n'est pas la fiction qui est en jeu mais la tentative de ne pas faire de fiction... Le projet est évidemment impossible: toute écriture est une représentation, donc une fiction aussi minimale soit-elle. Ecrire un récit de vie, c'est donc accepter de raconter une histoire qui aura "infusé" dans la mémoire (de la sienne, de celle des autres) et d'en reconnaître les signes forts tout au long d'une chimie étrange qui s'appelle l'écriture... Le récit de vie se situe dans un lieu au croisement de multiples chemins ou positions d'observations: la mémoire affective et collective, le souci de soi et de la reconnaissance de son identité, le désir de "révéler" (dans le sens photographique) son expérience, son aventure humaine... Ni légende, ni roman, ni poème épique, le récit de vie raconte entre soi et les autres cet écart où chacun tente de se reconnaître...

De l'horizontal et du vertical

Le récit de vie est avant tout un récit, c'est-à-dire une histoire relatant une expérience et se développant dans un espace et un temps choisis par l'auteur. Ces temps et espaces vont varier tout le long des péripéties mais l'auteur veillera en permanence en ne pas perdre de vue le socle de sa narration. D'où parle-t-il ? De quel endroit du souvenir ? A quelle hauteur place-t-il son regard ? Surplomb, hauteur d'homme, contre-plongée, sont des hauteurs de regard et de mémoire qu'il convient de vérifier continuellement. Le récit de vie traverse de la géographie et fore de l'histoire dans cet espace horizontal. Il y a là un véritable croisement de mondes à laisser entendre au lecteur ? C'est de ce croisement que le récit de vie s'empare : il se nourrit d'un paysage, d'un mouvement, d'une traversée, d'un balayage pour faire écho d'un tremblement de perception, pour laisser apparaître ce que la vue ressuscite, pour dresser un état des lieux d'une remémoration de quelque chose de vue et de déjà vu...

Le récit de vie fait surgir de l'intime du grandiose, laisse apparaître le singulier dans la surface des choses, extrait l'instant de la cristallisation des lieux. Il fait entrevoir ce qui existe au-delà de nous et nous construit dans cette reconnaissance... Le récit de vie se joue des prospectus et des exploits repliés sur eux-mêmes. Il dénoue la géographie qui était enfermée dans les catalogues et

les index, il instaure le temps de la découverte, à chaque fois... Le récit de vie aborde le paysage avec un regard synthétique (le personnage découvre les lieux, les populations, les événements et les restitue dans leur contexte) et s'accordera le temps de voir ce qui faisait défaut ou accroc, ou bien encore ligne de partage dans l'image (il sera alors analytique)...

De la vitesse et du mouvement

Le style, c'est le changement de vitesses du récit. Il importe, dans le récit, de varier les vitesses d'écriture afin de rendre compte du mouvement interne du voyage. Les temps du récit peuvent signifier de la durée, de l'instant, une pause, une respiration,... Ces temps seront les charnières internes au récit de vie, ils créeront les mouvements (chorégraphiques) entre les positions d'arrêt, de regard, de réflexion, de notation... La ponctuation sera, évidemment, entièrement à notre service : le point virgule est à la phrase ce que la méditation est à l'action,... Mais cette ponctuation peut se limiter à un essentiel extrêmement concentré : encore une fois, il importe de traduire dans le texte le mouvement du voyage, ses étapes, ses haltes, ses décisions soudaines, ses pointes de regard et ses longs travellings mélancoliques.

Du micro et du macro

Le détail, le minuscule, l'infime, le fugace, le volatile même sont les traces du récit vécu, passé par l'expérience de la création ou de la réinvention. Il y a de la transparence dans les lieux que l'on traverse, ils livrent du microscopique, comme les « rognures d'ongles » des legs de François Villon. Ces instants, ces indices, ces coups d'œil sont au récit, ce que le détail est au personnage : sa matière, ce qui le différencie, ce qui le tire hors de soi et le livre à notre entendement... Le large, l'ample, le vaste, le panoramique sont des façons de rendre compte autant du paysage que de notre regard accueillant l'immensité.

L'environnement, pour autant qu'il soit perçu comme tel, doit environner les personnages... Il s'agit de déployer les objets et les occurrences dans le récit de vie de telle sorte que la matière de l'espace imprègne le récit. Les couleurs, les masses, les fissures, les lumières, les zones désertes ou habitées sont des objets que le récit de vie doit nous faire apparaître comme du matériau neuf, de la pure découverte. Non pas des lieux, mais ce qu'ils évoquent et éveillent en nous. Enfin, les alternances d'infime, les saccades de presque rien, les suites de vastes étendues formeront la qualité du récit de vie en écho avec la qualité du regard, c'est-à-dire à sa capacité à voir « la lumière entre les couleurs » comme le disaient les impressionnistes.

De la légèreté des détails

Le détail peut également détruire le récit, lui enlever tout son souffle, le conduire à la répétition obsessionnelle de l'anecdote... L'arbre qui cache la forêt peut également dissimuler la profondeur de ce que le lecteur entrevoit dans la forêt opaque mais nommée dans son opacité. Le détail léger, bref, faisant raccord avec d'autres aplats peut soudain être une charnière qui ouvre l'étendue dans la profondeur ou provoquer l'arrêt... sur image... Le détail, quand il dissimule la structure ou ne fait qu'ornementer s'approche plus de la notation kitsch que de la perception du fugace...

<http://auberge.unblog.fr/a-propos/>

IV. Marie-Agnès Hoffmans



Marie-Agnès Hoffmans naît à Marche-en-Famenne le 16 août 1939. En 1962, elle obtient sa licence en Sciences pédagogiques à l'UCL, suite à quoi elle commence sa carrière comme Conseillère d'orientation au Centre psycho-médico-social d'Arlon. (1962-1963). Puis, pendant cinq ans (1963-1968), elle est professeur de psychologie dans l'Enseignement Technique Supérieur à Bruxelles.

Ayant épousé un Français, elle quitte la Belgique pour s'installer à Paris, tout en étant, de 1975-à 1979, conseillère d'orientation et professeur de psychologie au Centre d'Etudes et de Formation Pédagogiques de Cambrai (France). Puis, pendant dix ans (de 1979 à 1989), elle enseigne la psychologie au Centre d'Etudes et de Formation Pédagogiques de Paris, avec quelques activités ponctuelles de Formation d'Adultes à Lille et à Paris.

Elle a entre-temps repris des études et elle obtient en 1982 un Diplôme d'études approfondies (D.E.A) en Sciences de l'Education, à la Sorbonne.

Enfin, près de 25 ans après sa licence en pédagogie à l'UCL, en 1986, elle est reçue Docteur en Sciences de l'Education de l'Université de Paris V Sorbonne, avec une thèse consacrée à « Apprendre l'autonomie? Les représentations sociales de l'autonomie en situation pédagogique ».

De sa thèse sortira un ouvrage qui la fera connaître et qui aujourd'hui encore fait autorité : « Apprendre l'autonomie, Apprendre la socialisation » (Ed de la Chrinique Sociale, Lyon, 1987), Préfacé par le professeur Louis Porcher, cet ouvrage devient une référence destinée aux professeurs et formateurs.

Arrivée à l'âge de la retraite, Marie-Agnès Hoffmans revient en Belgique, dans son village natal de Rosières (près de Wavre). Vingt ans après le travail universitaire de sa thèse de doctorat, dans le calme de son jardin fleuri, elle se livre enfin, selon ses dires, au bonheur d'écrire .

«Quand j'ai cessé mes activités professionnelles, tout mon bonheur a été de m'adonner enfin à l'écriture, à laquelle j'avais toujours rêvé. Quand on écrit, on n'est jamais tout seul. Il y a toujours à nos côtés un grand écrivain que l'on a apprécié, des souvenirs. Les mots vous

entraînement. On est pris par le travail de l'écriture. Ce n'est pas simple, il faut trouver son style, sa musique»⁶

Oeuvre

Apprendre l'autonomie. Apprendre la socialisation. Lyon, Chronique sociale, 2000, 161 p.. (1^{ère} éd 1987)

Voir ci-dessous pour une présentation plus ample.

Paris c'est comme un village !, Nouvelle est publié en 2000 dans « Nouvelles de l'atelier » édition du Centre Culturel du Brabant Wallon.

Les Cerises au cœur est un récit de vie publié dans le premier numéro de la revue "Je" (n°1 février, mars, avril 2006).

Le relevé des pas, roman, éd. Memory Press, Erezée, 2006, 112 p.

Lors des funérailles de son père, Elisabeth retrouve Rémy, le confident privilégié de son adolescence, qu'elle n'a plus revu depuis des années. C'est l'occasion de ramener à la surface des souvenirs figés, des promesses non tenues, des désirs inavoués.

Avec une élégance de sentiments et une justesse d'analyse de la nature humaine, Marie-Agnès Hoffmans, à travers ce récit sensible et intimiste, décrit l'évolution d'un amour confronté au temps qui passe. Servie par une écriture dense et rythmée, l'exploration des territoires rejoint ici celle de l'âme : le relevé des pas mesure la distance qui sépare les êtres de leurs rêves

Prix Gauchez-Philippot 2008 (province de Hainaut et ville de Chimay)

Dans l'intimité des paysages, roman, Ed. Memory Press, Erezée, 2007, 153 p.

Dans l'intimité des paysages, le fil conducteur est un très ancien jardin de couvent, situé au confluent d'un fleuve et d'une rivière. Ce parc ombreux sert de cadre à des rencontres passionnées et magiques, entre amoureux qui n'auraient pu se croiser ailleurs. Venus pour le jardin, ils se sont trouvés et ont été transformés.

Est-ce le paysage qui façonne les êtres ou les hommes qui modèlent le paysage ? Les amants de Marie-Agnès Hoffmans savent qu'il faut des êtres de paroles, d'amour et de mémoire pour faire exister les lieux et les jardins. Sans cela, ils s'évanouiraient. On les chercherait encore quelque temps et on finirait par ne plus les trouver. Ces tombes inconnues ne parleraient à personne. Qui emprunterait la petite porte sous les lierres ? Qui s'intéresserait à cette statue renversée par la tempête ?

Mon cœur, nouvelle, dans *Marche, ville d'auteurs*, éditions Chouette Province, Marche-en-Famenne, 2010.

L'Empreinte du père, récit, éd. Traces de vie, Tellin, 2012. Voir ci-dessous

⁶ Paroles prononcées lors de la remise du prix à l'hôtel de ville de Chimay, le 21 mai 2008
<http://www.lavenir.net/article/detail.aspx?articleid=147762>

Les secrets d'un jardin

Le saviez-vous ? « Il faut des êtres de paroles, d'amour et de mémoire pour faire exister les lieux et les jardins. »

Celui dont Marie-Agnès Hoffmans nous dévoile lentement, délicatement les secrets, au fil de son deuxième roman, *Dans l'intimité des paysages*, est le jardin du couvent Saint-Vincent, à Meauldre, au bord d'une rivière. Voisin de La Demeurante, domaine de la famille Boissrancé, qui a su protéger ses grands bois de la convoitise des promoteurs.

Le vieux Guillaume Boissrancé y vit dans une solitude austère, feuilletant les pages d'une longue mémoire qu'il ne sait avec qui partager. Jusqu'à sa rencontre avec une étudiante américaine, Adèle Adamson, qui a reçu une bourse d'études pour relever les plans des jardins médiévaux de l'ancien monastère, qui pourraient être restaurés.

Elle est le mouvement, la grâce, la curiosité, l'enthousiasme. Lui, le retrait, la raideur, la gravité méditative.

Pourtant, le dialogue se noue, la confiance désarme la réserve, et Guillaume le silencieux se livre (avec une surprenante rapidité !) à cette jeune inconnue, à travers l'évocation du grand amour de sa jeunesse, inséparable du parc de Saint-Vincent qui en abrita les heures dorées. Revit les émotions qui l'ont bouleversé. Se prend à renaître...

En ce temps-là, le docteur Cécile Brunhill d'Autrage, responsable de Saint-Vincent devenu un hospice et, pendant les années de guerre, un refuge pour ceux qui étaient menacés, traqués, avait demandé à un Guillaume de vingt ans, étudiant en médecine, de la seconder. Entre eux, la connivence cédait bientôt à

la passion – brisée net par la mort brutale de Cécile, aux derniers jours de la guerre, mais couvant encore au creux de la mémoire d'un vieil homme qui, pour la première fois, en remue les braises.

Aux ombres éblouies de Cécile et Guillaume viennent s'en mêler d'autres, qui ont hanté le jardin du couvent et reposent sous d'intrigantes stèles sans nom dont Adèle percera l'énigme, avec l'ardente complicité de Gilles, le fils de Guillaume, revenu de Philadelphie.

Le livre de la vie ne se clôt jamais. Guillaume Boissrancé meurt, mais Adèle et Gilles découvrent à leur tour la plénitude d'aimer, qui se fond dans celle « d'être de la terre, du ciel, de l'eau, du vent ». Quand les battements du cœur, les élans du désir s'accordent intimement à la respiration du paysage...

« Les histoires de jardins sont avant tout des histoires d'amour. » Un peu trop belles, parfois...

Francine Ghysen

Marie-Agnès HOFFMANS, *Dans l'intimité des paysages*, Tenneville, Memory Press, 2008, 155 p., 15,50 €.



Jardin de l'abbaye de Saint-Arnoult (France).

V. M.-A. Hoffmans : « Apprendre l'autonomie »

Cet ouvrage ne fait certes pas l'objet du présent dossier de lecture. Peut-on pour autant l'ignorer en consacrant une réflexion à Marie-Agnès Hoffmans ? Bien avant de se faire connaître comme l'écrivain sensible que nous lisons, sa réputation d'était solidement établie dans le domaine de la

pédagogie. Si on interroge le moteur de recherche Google, il fait peu apparaître les œuvres littéraires. Et cependant, il renvoie pas moins de 4560 réponses ! Presque toutes se rapportent à

HOFFMANS-GOSSET, Marie-Agnès. *Apprendre l'autonomie. Apprendre la socialisation*. Lyon, Chronique sociale, 2000, p. 14. (1^{ère} éd 1987)

Définir globalement l'autonomie, à la manière de Marie-Agnès Hoffmans, c'est « montrer comment le concept de l'autonomie s'est construit dans l'action, le langage, le sentiment, la mémoire et l'imagination du sujet, comment il oriente ses actes, colore sa vie et comment, pour les pédagogues, il se prête à une opérationnalisation. »³ L'autonomie ne s'acquiert pas par imitation mais par apprentissage. C'est de l'ordre de la transformation ou d'une dialectique.

Selon l'axe affectif et social, Marie-Agnès Hoffmans explicite la dialectique de l'interdépendance et de la socialisation. « Pour moi autonomie et dépendance vont de pair, l'autonomie n'exclut pas la dépendance. »

Son deuxième axe, intellectuel, aborde la dialectique liberté/respect de la loi. La loi est nécessaire à la construction de la personne vivant en société. Par ailleurs, Vincent Liguète cite dans son livre sur le travail autonome, le schéma de la pyramide de l'autonomie et de la liberté. « La pyramide s'élargit au fur et à mesure que le temps avance, ce qui signifie : de plus en plus d'autonomie acquise par l'enfant et de plus en plus de liberté octroyée par l'éducateur. »

Enfin, l'approche psychologique retrace la conscience de soi et de la responsabilité, dans le sens qu'être autonome c'est « devenir responsable », jusqu'à un engagement dans l'action.

Ainsi l'autonomie est définie plutôt comme une transformation de soi, en lien avec les autres, selon une décision personnelle. Il s'agirait alors plutôt d'une « autonomisation »⁶. Mais comment cette autonomie a-t-elle été pensée et mise en œuvre ?

Par ailleurs, l'enseignant est un accompagnateur de l'élève dans son processus d'autonomisation. Ils avancent ensemble. Marie-Agnès Hoffmans-Gosset situe l'enseignant dans un rôle qui va de l'enseignant « entraîneur » à l'enseignant « médiateur ou régulateur », en passant par l'enseignant « organisateur » et l'enseignant « concepteur et constructeur d'outils. » L'enseignant « entraîneur » assure une présence près des élèves mais sans faire à leur place. Dans cette relation d'entraîneur-entraîné, « l'autonomie se situe alors dans la distance entre la présence encourageante de l'enseignant et la solitude existentielle de l'élève. L'enseignant « médiateur » met l'accent sur les processus de régulation. Il module son aide en fonction de l'élève, il s'adapte à son besoin d'autonomie et de dépendance, entre aspiration à une plus grande liberté et recherche de sécurité. » La posture de l'enseignant est ainsi questionnée car elle n'est pas neutre. Elle peut ainsi favoriser l'accès à l'autonomie de l'enfant ou l'empêcher.

Citations

« L'autonomie c'est se tourner vers les autres, aller vers les autres (...) ce n'est pas nier les autres mais c'est reconnaître la valeur des autres et se reconnaître soi-même au sein d'un groupe. (...) On devient donc autonome en face d'autres avec qui on échange et interagit. L'autonomie c'est prendre conscience de l'existence des autres et reconnaître la valeur des autres... (...) on a besoin du tissu social. On a besoin des relations avec les autres.

Dans l'autonomie on partage, on interagit et on communique. On travaille en groupe et on coopère. (...) L'autonomie se joue en société, elle n'est jamais une pratique de reclus ou de solitaire. (...) Quelqu'un devenu autonome a acquis la liberté, mais n'importe quel genre de liberté, celle justement de pouvoir choisir et puis de mener à bien ce qui a été choisi.

Être autonome ce n'est pas faire ce qu'on veut quand on veut. Être autonome ce n'est pas faire 'importe quoi. (...) Il n'est question avec l'autonomie ni d'un manque d'autorité, ni de désordre. (...) Être autonome c'est devenir responsable, c'est être capable de prendre des responsabilités. L'autonomie se pose comme une conscience de soi sur soi et une conscience desoi parmi les autres. »

Voir p.36, 37, 47, 48, 39, 49, 42 et 32

VI. « L'Empreinte du père »



Présentation selon l'auteur et l'éditeur

Dans ce récit littéraire, Marie-Agnès Hoffmans revisite l'histoire familiale mais aussi l'Histoire collective. Elle y retrace la passion de son père, un navigateur radio reconnu, engagé dans l'aventure des compétitions de ballons libres pour la coupe aéronautique Gordon Bennet.

J'avais six ans à peine quand mon père m'emmenait au Musée des Beaux-Arts parcourir les galeries de peintures. Il s'arrêtait longuement devant le tableau de Breughel l'Ancien, la chute d'Icare. Je traînais les pieds derrière lui trop jeune pour être directement concernée. Qu'est-ce qui le fascinait dans cette toile? Le talent du maître, la composition du tableau, l'ascension du jeune homme ou sa chute?

Jetant un regard par dessus l'épaule, elle décrit l'empreinte du père qui, tel Icare, a mis tout son désir et toutes ses forces dans la réalisation d'un rêve: être libre, voler. Et celui d'un idéal: développer les relations internationales entre les hommes par-dessus les frontières. Se pourrait-il que ce désir d'envol du père se soit transmis à sa fille à travers l'aventure de l'écriture?

La suite ... avec l'auteure, au cours de l'atelier du 15 juin 2012!

VII. Au cœur du livre : la coupe Gordon Benett

Et si c'était de l'ivresse de la jeunesse qu'il s'agit ? De l'éblouissement du vol et de la joie d'être sans entrave ? (L'Empreinte du père, p. 11)

Se faisant tour à tour géographe et technicienne informée, M.-A. Hoffmans consacre 22 pages à cette compétition (op. cit., p.54-76). Il ne s'agit ici ni de les résumer ni de concurrencer des chapitres si bien documentés mais de faire droit au caractère central de cette aventure dans le récit et de l'illustrer un peu... comme en hommage

La coupe aéronautique Gordon Benett



James Gordon Bennett (1841-1918) était un magnat de la presse américaine, héritier et successeur de James Gordon Bennett senior, fondateur du New York Herald. Lui-même, résidant très souvent à Paris, a fondé le New York Herald Tribune. Homme d'affaire mais aussi aventurier, épris de sport et de modernité, il voulait stimuler le développement technique dans le domaine aéronautique. C'est dans ce but qu'il a créé en 1906 la compétition internationale qui porte son nom.

Il s'agissait au départ d'une course de tous types de ballons. Francophile, il a choisi le jardin des Tuileries, à Paris, pour le départ des seize ballons qui ont concouru pour la première édition.

Le règlement réservera par la suite la compétition aux ballons libres. La compétition fut organisée chaque année, de 1906 à 1938. Comme beaucoup de compétitions, les guerres ont interrompu l'organisation de la coupe. Après la Seconde Guerre mondiale, il a fallu attendre 1983 pour la reprise.

Le règlement

La course se déroule sous l'égide de la Fédération aéronautique internationale.

La compétition est ouverte aux ballons libre de 1 000 m³ maximum, qui à l'heure actuelle sont tous des ballons à gaz. Il est constitué de trois équipages au maximum par pays. La règle est simple : tout le monde part en même temps et celui qui va le plus loin a gagné. L'une des astuces est d'aller au-dessus de l'eau sans amerrir. Le pays vainqueur organise la coupe l'année suivante.

La coupe

La coupe est remportée provisoirement par l'équipage vainqueur de l'année. Elle est définitivement octroyée au pays qui a remporté l'épreuve trois années consécutives, ce qui s'est déjà produit à sept reprises. Elle a été gagnée une fois par la Belgique (1922, 1923, 1924) ; deux fois par les États-Unis (1926, 1927, 1928 et 1929, 1930, 1932) ; une fois par la Pologne (1933, 1934, 1935) ; deux fois par l'Autriche (1985, 1986, 1987 et 1988, 1989, 1990) ; et une fois par la France (2001, 2002, 2003).

D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Coupe_a%C3%A9ronautique_Gordon_Bennett

L'équipe du Belgica

Deux victoires nous intéressent plus particulièrement ici.

Le 30 août 1936, le ballon Belgica piloté par Ernest Demuyter, avec Pierre Hoffmans remporte la coupe à Varsovie.⁷ Ainsi que le prévoit le règlement, le départ fut donné, l'année suivante, de Bruxelles. Le même équipage l'emportera au départ de Bruxelles, le 20 juin 1937. Cette année-là, Ernest Demuyter et Pierre Hoffmans ont gagné en parcourant la distance Bruxelles-environs de Riga 1396 km en 46 heures 15 minutes.

On aura lu dans *L'Empreinte du père* comment les événements dramatiques de 1938 ont peut-être empêché l'équipage belge d'emporter la coupe en s'octroyant une troisième victoire. « Et c'est comme si Icare, depuis lors avait les ailes entravées », écrit M.-A. Hoffmans. L'empreinte de cette coupe est décidément profonde chez la fille (p. 92).

Souvenirs



L'envol du Belgica au départ de
Bruxelles

En 1937

(image d'époque communiquée
par M.- A. Hoffmans)

⁷ Sur la Coupe de 1936, un compte-rendu intéressant mais en anglais :

<http://www.fai.org/gordon-bennett/stories-and-articles/426-cia/cia-gbennett-history/35541-event2619-gordon-bennett-1936>



Le départ de Bruxelles
En 1937



Les vainqueurs
Fêtés à l'Aéro-Club de
Belgique
Le 7 juillet 1937



L'aérogramme
envoyé depuis Riga
par Ernest
Demuyter,
le 26 juin 1937,
pour authentifier sa
victoire